

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE

Du 28 juin 1909. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N. O., Lne. Fahrenheit Centigrade

Superbes fêtes à Londres.

Sous le haut patronage d'Edward VII et de sa royale épouse, de très brillantes fêtes ont été célébrées à Londres du 15 au 18 de ce mois, à l'occasion de l'Exposition nationale de Galles.

Les fêtes ont été organisées par le Comité national de Galles. Jamais avant, parait-il, les Gallois n'avaient organisé leur grande solennité annuelle en dehors de leur principauté.

Les fêtes ont été organisées par le Comité national de Galles. Jamais avant, parait-il, les Gallois n'avaient organisé leur grande solennité annuelle en dehors de leur principauté.

Les fêtes ont été organisées par le Comité national de Galles. Jamais avant, parait-il, les Gallois n'avaient organisé leur grande solennité annuelle en dehors de leur principauté.

Les fêtes ont été organisées par le Comité national de Galles. Jamais avant, parait-il, les Gallois n'avaient organisé leur grande solennité annuelle en dehors de leur principauté.

Les fêtes ont été organisées par le Comité national de Galles. Jamais avant, parait-il, les Gallois n'avaient organisé leur grande solennité annuelle en dehors de leur principauté.

Feuilleton

L'ABELLE DE LA N. O. No. 76 Commencé le 1er avril 1909

L'ARGENT

L'AMOUR

GRAND ROMAN INÉDIT PAR JACQUES BRIENNE

TROISIÈME PARTIE LA COURSE A L'HERITAGE

II (Suite.)

Les après-midi sont consacrés à des auditions poétiques et musicales à des artistes aux créations artistiques. Les Gallois sont des musiciens et des chanteurs incomparables. Ils n'excellent pas seulement dans les sports athlétiques. Il n'est pour ainsi dire pas une maison, si humble soit-elle, dans le pays des Galles, où il n'y ait une harpe ou un piano. Les chorales de Galles sont les premières du monde. Il nous souvient qu'à Paris, en 1904, lors de l'Exposition, elles soulevèrent le plus vif enthousiasme dans la salle du Trocadero. Leur succès fut à ce point étonnant qu'on dut, sur le champ, créer et leur décorer sur la demande expresse de leurs concurrents, des récompenses spéciales.

L'Armée anglaise.

Londres, 14 juin, 1909. Avant de parler de l'armée anglaise, que je viens de voir sous deux aspects bien différents, il convient que j'explique à ses chefs, depuis le ministre de la guerre M. Haldane, et son sous-secrétaire d'Etat, lord Lucas, jusqu'aux officiers de tout grade qui s'ont traités en vrai camarade, ma profonde gratitude pour leur accueil si ouvert et si cordial. L'hospitalité de ce pays est proverbiale; mais je ne crois pas que jamais elle se soit exercée avec plus d'ampleur ni d'affabilité.

Ma première visite a été pour l'armée territoriale, cette création nouvelle dont tout le monde se préoccupe, et dans laquelle le peuple anglais voit, non sans raison, le palladium de sa sécurité. On sait que, formée depuis deux ans à peine, aux lieux et place des anciens volontaires, elle constitue une force destinée, dans un avenir que l'on s'efforce de faire aussi proche que possible, à donner à l'armée active la liberté de manœuvrer, qui lui permettrait, le cas échéant, de prendre une part efficace aux luttes continentales. "La frontière de l'Empire britannique est dans la vallée de la Meuse", a-t-on dit ici. Et c'est cette idée, dont on comprendra, sans que j'aie besoin de la valeur pratique, qui guide les efforts que j'ai pu constater la loable énergie et les résultats déjà très apparents.

Je suis donc allé avant-hier au camp de Salisbury plain, où est réunie en ce moment, pour quinze jours, une division de l'armée de seconde ligne. Elle loge bravement sous la tente, malgré le temps abominable qu'elle a subi pendant la première semaine, et qui ne semble nullement avoir affecté ni sa gaieté, ni son entrain, ni sa santé. Quand je suis arrivé au camp, j'ai vu des hommes alertes et contents, qui, après les fatigues d'une journée d'exercices assez durs, se désolent en jouant au cricket ou au foot-ball, tandis qu'une musique territoriale aussi et pas plus mauvaise pour cela, confie dans ses cuivres l'ouverture des "Diamants de la Couronne". A voir la bonne humeur de tous, je me serais cru au milieu de soldats français.

Ces territoriaux servent tous de leur plein gré. Ceux au milieu desquels je me trouvais constituent la brigade de Manchester, et sont, pour la plupart, des vriers de fabriques. Ils ont droit à quelques jours de congé par an, et ces quelques jours, ils viennent les passer au régiment, ce dont il faut les louer vraiment, car ici où le service obligatoire n'existe pas, les patrons ne payent jamais leurs employés pendant les périodes militaires. Il

est même qui se montrent assez peu enthousiasmés de cet exode, et non seulement de le favoriseraient point, mais cherchent parfois à l'entraver. Ils accordent huit jours, pas d'avantage, en sorte qu'au bout de la première semaine, nombre de territoriaux sont obligés de quitter le rang. Là est la grosse difficulté, car la valeur de l'armée de seconde ligne dépend, ici comme ailleurs, de la solidité de son instruction, et je crois bien qu'il faudra, un jour ou l'autre, trouver un moyen de mieux arranger les choses, c'est-à-dire de forcer la bonne volonté des "employés". Mais cela est affaire de réflexion et de temps.

Quoi qu'il en soit, les territoriaux ont fort bonne figure sous leur uniforme k-k. Car en Angleterre, depuis la guerre sud-africaine, tout est au k-k. On a donné à l'armée une tenue de campagne très simple, très pratique, et peu voyante, avec un équipement dont j'ai admiré la commodité. Officiers et soldats sont pareils absolument, et c'est à peine si quelques insignes placés sur les manches ou sur les épaules distinguent les premiers des seconds. Tout cela serait parfait s'il n'existait pas une confusion absolue entre les différentes armes, au point qu'on n'en reconnaît aucune à deux pas. Il me semble que cela est excessif, et qu'il serait bon de toujours savoir à qui l'on s'affaire. Un signe distinctif apparent serait pourtant bien facile à trouver, car la simplicité n'entraîne pas obligatoirement la confusion. Mais ceci est un simple détail.

Après une nuit passée sous une confortable tente, nous nous sommes levés de bon matin pour assister à une manœuvre combinée, qui devait s'effectuer contre une brigade de l'armée active. Du thème de l'opération, donné par le lieutenant-général sir Charles Douglas, commandant en chef, je ne dirai rien, sinon qu'il m'a paru logiquement conçu, quoique peut-être un peu compliqué pour des troupes où les officiers de carrière sont l'exception. Il s'agit néanmoins d'exercer avec une régularité et une méthode qui m'ont frappé.

Pour si peu confirmés dans leur dressage que soient les hommes, ils ont en effet un tel désir de bien faire qu'ils suppléent comme d'instinct à ce qui leur manque en fait d'instruction. Je les ai suivis sur le terrain; j'ai vu de près une artillerie servie par des canonniers presque improvisés et attelés de chevaux de louage. A coup sûr, ni ses mises en batterie ni ses méthodes ne sont encore la perfection, mais ce qu'elle arrive à faire, avec des éléments aussi hétérogènes, est néanmoins surprenant. C'est le triomphe de la bonne volonté, et la preuve la plus évidente de sa puissance. Je le dis en toute sincérité: les résultats déjà obtenus, après si peu de temps, sont remarquables, et si l'armée territoriale continue dans cette voie, elle deviendra une force en laquelle l'Angleterre sera en droit d'avoir confiance et espoir.

Hier, à Aldershot, le spectacle était tout autre, mais non moins attrayant. Le ministre de la guerre, profitant du séjour à Londres des représentants de la presse britannique, vint pour le Concours hippique, à vouloir leur donner en spectacle un spécimen de tous les corps qui composent l'armée régulière, et c'est à une simple parade que nous avons assisté, mais à une parade magnifique, et comme seules ces troupes superbes, faites de vieux

soldats de métier, sont capables de donner. Ici, j'ouvre une parenthèse. Au milieu de tous les détachements militaires conviés à la cérémonie, se trouvaient les quatre officiers français vainqueurs de la veille du Horse Show, et dont la présence a été si grande. Certes, ils ne brillaient point par l'éclat de leur uniforme, au milieu des splendides étrangers, et c'est même, pour nous Français, une véritable tristesse d'amour-propre que de nous voir si pauvrement vêtus. Mais leurs procédés réels et leurs manières, qui les mettaient en vedette, mieux qu'aurait fait le parer la plus somptueuse, et en faisaient les héros du jour. Le capitaine Féline, envoyé à Samur; le capitaine Bérille, du 48 cuirassiers, qui a gagné l'épave du saut en hauteur (2 m. 20 s'il vous plaît); le capitaine Oarion et le lieutenant Brondehoux, qui ont montré une incomparable maîtrise, tous ont fait triompher notre vieille et solide équitation française, malgré la paroi monnaie du gouvernement. Lutter avec un seul cheval contre les cinq ou six concurrents n'était pas chose facile. Ils n'en ont eu que plus de mérite, et c'est à leur honneur. Mais comment étaient grandes leurs chances d'insuccès!

Je reviens à l'armée anglaise, qui nous a montré hier ses plus brillants soldats. Tout d'abord, je dois dire que, pour le voyage, la simplicité de la guerre m'avait fait l'honneur de m'inviter à monter dans son compartiment, et qu'il a bien voulu me donner sur ses projets d'organisation militaire des indications précieuses. Gardant toute la discrétion qui s'impose, je me bornerai à dire que M. Haldane est un homme qui sait ce qu'il veut et qu'un obstacle n'étrave. La politique lui en a créé beaucoup, sans compter ceux qui proviennent du traditionalisme anglais. Il les connaît tous, et les mesure hardiment avant de les franchir. Je ne sais s'il pourra accomplir intégralement son œuvre, telle qu'il l'a conçue et préparée. Mais, quoi qu'il arrive, il aura orienté les esprits britanniques vers une conception plus rigoureuse et plus consciencieuse des obligations auxquelles le Royaume Uni ne peut plus se soustraire sans péril. Et l'honneur lui restera d'avoir inauguré une transformation inévitable qu'il faudra bien accomplir tôt ou tard, très probablement sur les données mêmes qu'il aura indiquées, en tous cas d'après une idée générale dont il aura été l'obstiné et courageux propagateur.

En attendant, il nous a montré hier, à Aldershot, une armée dont les progrès tactiques et l'amélioration professionnelle sont, depuis la guerre du Transvaal, tout à fait frappants. La manœuvre de la matinée n'était, en réalité, qu'un spectacle; mais elle n'a point, pour cela, manqué d'intérêt, car elle nous a permis de constater que le fantassin anglais est devenu un des plus adroits qui soient. Il utilise à merveille le terrain, avec une agilité surprenante, et une souplesse physique tout à fait remarquable, qu'il doit à la culture intensive des sports. Et de cette constatation, nous pourrions faire notre profit, nous qui, sous prétexte de manque de temps, supprimons peu à peu, en France, les exercices corporels qui ont fait si longtemps de notre soldat le plus alerte, le plus vigoureux, le mieux dressé de tous.

Le défilé, naturellement, fut très imposant, et aussi fort original, avec les musiques qui jouaient les airs nationaux des régiments irlandais, écossais ou gallois, avec aussi les animaux traditionnels que certains corps promenaient en tête de leurs colonnes. J'ai vu une sorte de bête étrange, moitié cerf, moitié bison, que deux fantassins tenaient gravement par les cornes, et qui a très sérieusement défilé devant le ministre et le général sir Horace Smith Dorrien, commandant en chef.

Si j'avais encore de la place, je dirais les splendeurs de la revue passée ensuite à des détachements de chaque corps, tout brillants d'uniformes magnifiques. Car ici, si l'on s'habille en kaki pour la manœuvre, on ne dédaigne point la tenue de parade qui rehausse le métier des armes et flatte si honoreusement le soldat. C'est comme un chasseur qui met un habit pour le dîner, me disait un colonel anglais, avec une logique dont, en France, nous perdons chaque jour un peu plus la notion.

Je voudrais parler aussi du match de polo, joué par les officiers de cavalerie, et du concours donné par les dragons. Mais il faut que je m'arrête, sur un dernier mot. Comme j'exprimais à un général mon admiration de la tenue éclatante et de l'allure martiale de ces belles troupes: "Magnifique, en vérité, me répondit-il, mais il n'y en a pas assez." En effet, dans l'état actuel des choses, la question du nombre prend une grande importance. Aussi demanderais-je à mes lecteurs la permission de leur en parler dans un article prochain.

Lieutenant-colonel ROUSSET.

Le centenaire de Chopin. Le centenaire de Chopin (né en 1809) sera fêté avec un immense éclat, l'an prochain, en Pologne. Précédant d'un an ce juste hommage, un groupe de la société franco-polonaise, admirateur de l'illustre musicien a organisé le 22 juin, à 9 heures, au Trocadero, un festival Chopin. Le bénéfice en a été consacré à l'Association des artistes musiciens. M. Dujardin-Beaumez et M. Camille Saint-Saëns avaient bien voulu accepter de présider le comité. Cette grande fête a réuni les concours d'artistes très éminents: Mmes Félicie Litvinne, Second Weber, Wanda Landowska, la Pavlova, Magdeleine, M. Roul Pugno.

Autographes de musiciens. Dernièrement à Berlin, les amateurs d'autographes eurent à se disputer un stock important de lettres et œuvres manuscrites de musiciens, depuis Jean-Sébastien Bach jusqu'à Richard Strauss. Les prix les plus élevés ont été atteints par six lettres de Wagner, qu'on ne connaissait, jusqu'à présent, que par une édition tronquée; elles ont trouvé preneur à seize cents francs. Un manuscrit de Bach a été poussé jusqu'à cinq cents francs et deux de Beethoven à six cent vingt-cinq et sept cent soixante-quinze. Trois petits morceaux de Mozart ont été vendus pour huit cent cinquante et un manuscrit de Haydn pour huit cent soixante-quinze.

Les enclaves, pour trois manuscrits de Chopin se sont élevées à cinq mille francs, et un "lied" de Schubert s'est vendu treize cents francs. Ce dernier prix a été atteint par un original de Schumann: "Le page et la fille du Roi". Le numéro le plus curieux de la vente était une œuvre de ju-

seut d'apparence misérable, elle remontait à un mouvement invincible vers le passé attristant. Albert se rappelait les mélancolies, les tristesses, les douleurs, hélas! qu'il avait éprouvées depuis le jour où il avait connu Marthe.

Et maintenant, dans la prison, il se réjouissait presque de s'être penché sur ce cadavre et d'être pris pour le meurtrier. Les voyages modernes sans péril et sans imprévu n'avaient rien pu pour le distraire. Les bonnes fortunes sans amour avaient été également impuissantes.

Pent être ce roman judiciaire rétrospectif à mettre dans sa vie un intérêt, ou curieux; mieux que cela, à faire de sa vie actuelle une lutte dont l'issue est certaine, mais qui exige cependant quelque application de la pensée.

Malheureusement, certaines paroles du juge indiquaient que Marthe serait mêlée à l'affaire. Et alors, Albert s'inquiétait. Quand il ne songeait qu'à lui, l'aventure le laissait indifférent. Dès qu'il songeait à elle, il avait peur. Il se répétait avec un commencement d'angoisse ce qu'il avait dit en riant au magistrat, que les erreurs judiciaires étaient fréquentes.

Un singulier médecin aliéniste. Le docteur Bourneville exerçait les fonctions de médecin aliéniste avec une fantaisie sans égale, raconte le "Cri de Paris": "Il avait créé une fanfare d'enfants anormaux et il leur avait distribué les instruments avec un extraordinaire parti pris de pittoresque. Ces pauvres êtres étaient tous plus ou moins contrefaits. Bourneville s'était ingénié à donner de toutes petites flûtes à ceux qui avaient une tête énorme, d'immenses trombones à ceux qui avaient un contour la tête de la grosseur du poing, une grosse caisse à ceux qui étaient bossus, des cymbales à ceux qui avaient les bras atrophiés.

Club national italien. Birmingham, Ala., 28 juin.—Bonne nuit, sous la direction de M. S. R. Guarino, directeur d'un journal italien de cette ville, ont entrepris la formation d'un club national italien dont le but sera d'encourager les Italiens aux Etats-Unis à se faire naturaliser citoyens américains.

L'enquête sur la mort de Mme Woodhill. St. Michael, Me., 28 juin.—Le jury du coroner chargé de faire une enquête sur la mort tragique d'Edith May Woodhill, a tenu une longue séance, aujourd'hui, et s'est ajourné sans avoir rendu de verdict.

Faux billets de banque. New York, 28 juin.—Les agents du service secret ont avisé les directeurs des divers établissements de cette ville de la mise en circulation de faux billets de banque parfaitement imités. Ces billets qui sont de la dénomination de dix dollars portent le sceau de la National Union Bank de Baltimore et de la Germania Bank de San Francisco.

Un enfant assassin. Waco, Texas, 28 juin.—George Cohen, le gamin de 9 ans qui, ces jours derniers, a tué sa petite amie, Margaret Farré, a été mis en liberté provisoire sous 500 dollars de caution en attendant les résultats de l'enquête. Aux termes des lois du Texas un enfant de cet âge peut être condamné au péché de vie si le jury en décide ainsi, mais ne peut pas être pendu.

Vente de la première balle de coton de la récolte 1909. Houston, Texas, 28 juin.—La première balle de la récolte de coton de cette année a été vendue, aujourd'hui, aux enchères, à la Bourse de Houston et a rapporté la jolie somme de \$425 dollars. Cette balle qui pesait 260 livres a été récoltée à Mercedes, comté d'Hidalgo, Texas. La première balle de coton, l'année dernière, était arrivée le 20 juin.

Fugitif arrêté. Joe Ulrich, sous le coup d'une accusation d'attaque et de séquestration avec intention de meurtre, portée par la police de Galveston, Texas, a été arrêté à l'angle des rues Carondelet et Poydras hier matin, par les détectives Ford et Schaeffer.

FRACTURE. En travaillant dans la fonderie de John H. Murphy, à l'angle des rues Poydras et Broad, hier matin, à onze heures et demie, Flacide Dupré, demeurant rue Touro, 1318, a eu la jambe fracturée par la chute d'une barre de fer. Il a été transporté à l'hôpital.

Edition Hebdomadaire de "Abelle". Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les nouvelles, littéraires, politiques et autres, qui ont paru pendant la semaine, dans "l'Abelle" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal renfermant toutes les nouvelles, littéraires, politiques et autres, dans la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

INCENDIE. Vers une heure, hier matin, un feu causé par un fil électrique détaché, a pris naissance dans la demeure de Stephen R. Hopp, rue General Taylor 2240. Les dommages d'environ \$1500 sont couverts par une assurance.

Et maintenant, dans la prison, il se réjouissait presque de s'être penché sur ce cadavre et d'être pris pour le meurtrier. Les voyages modernes sans péril et sans imprévu n'avaient rien pu pour le distraire. Les bonnes fortunes sans amour avaient été également impuissantes.

Pent être ce roman judiciaire rétrospectif à mettre dans sa vie un intérêt, ou curieux; mieux que cela, à faire de sa vie actuelle une lutte dont l'issue est certaine, mais qui exige cependant quelque application de la pensée.

Malheureusement, certaines paroles du juge indiquaient que Marthe serait mêlée à l'affaire. Et alors, Albert s'inquiétait. Quand il ne songeait qu'à lui, l'aventure le laissait indifférent. Dès qu'il songeait à elle, il avait peur. Il se répétait avec un commencement d'angoisse ce qu'il avait dit en riant au magistrat, que les erreurs judiciaires étaient fréquentes.

Et puis même si la vérité devait éclater bientôt en un triomphe d'apothéose, il lui était pénible qu'un soupçon injuste pesât même une heure sur la jeune fille.

Il faisait alors tous ses efforts pour voir clair dans l'imbroglio où il était perdu avec elle. Il cherchait la preuve indéniable qui arrêterait le juge. Mais comment trouver? Lucien Richard avait été tué, voilà à peu près tout ce qu'il savait.

Il cherchait dans les paroles de M. de Bois-Ferrand quelque lumière nouvelle. Mais il ne les examinait qu'avec une inquiétude continuelle. Les paroles du juge n'avaient d'autre but que de le faire parler. Elles mêlaient de façon bien difficile à dénouer les vérités certaines, les suppositions et les mensonges volés.

Il était probable que Lucien Richard portait, en effet, une lettre précieuse adressée à ce Lorber, dont le juge répétait le nom avec tant d'emphasis. Si cette lettre valait vraiment une fortune, c'était pour s'en emparer qu'on avait tué le jeune docteur.

D'autre part, Albert s'expliquait par l'intimité de Pierre Mauran et de Lucien Richard à Vichy comment ce dernier en était possesseur. Mais qui donc connaissait ce secret? Et elle-même comment la lettre pouvait-elle être utilisable par une autre personne que Marthe? Il y avait là, pour l'esprit honnête d'Albert, une impossibilité absolue.

A ce point de ses réflexions, il eut soudain un tremblement. Une grande lumière, effrayante, venait de se faire en lui.

Et maintenant, dans la prison, il se réjouissait presque de s'être penché sur ce cadavre et d'être pris pour le meurtrier. Les voyages modernes sans péril et sans imprévu n'avaient rien pu pour le distraire. Les bonnes fortunes sans amour avaient été également impuissantes.

Pent être ce roman judiciaire rétrospectif à mettre dans sa vie un intérêt, ou curieux; mieux que cela, à faire de sa vie actuelle une lutte dont l'issue est certaine, mais qui exige cependant quelque application de la pensée.

Malheureusement, certaines paroles du juge indiquaient que Marthe serait mêlée à l'affaire. Et alors, Albert s'inquiétait. Quand il ne songeait qu'à lui, l'aventure le laissait indifférent. Dès qu'il songeait à elle, il avait peur. Il se répétait avec un commencement d'angoisse ce qu'il avait dit en riant au magistrat, que les erreurs judiciaires étaient fréquentes.

Et puis même si la vérité devait éclater bientôt en un triomphe d'apothéose, il lui était pénible qu'un soupçon injuste pesât même une heure sur la jeune fille.

Il faisait alors tous ses efforts pour voir clair dans l'imbroglio où il était perdu avec elle. Il cherchait la preuve indéniable qui arrêterait le juge. Mais comment trouver? Lucien Richard avait été tué, voilà à peu près tout ce qu'il savait.

Il cherchait dans les paroles de M. de Bois-Ferrand quelque lumière nouvelle. Mais il ne les examinait qu'avec une inquiétude continuelle. Les paroles du juge n'avaient d'autre but que de le faire parler. Elles mêlaient de façon bien difficile à dénouer les vérités certaines, les suppositions et les mensonges volés.

Il était probable que Lucien Richard portait, en effet, une lettre précieuse adressée à ce Lorber, dont le juge répétait le nom avec tant d'emphasis. Si cette lettre valait vraiment une fortune, c'était pour s'en emparer qu'on avait tué le jeune docteur.

D'autre part, Albert s'expliquait par l'intimité de Pierre Mauran et de Lucien Richard à Vichy comment ce dernier en était possesseur. Mais qui donc connaissait ce secret? Et elle-même comment la lettre pouvait-elle être utilisable par une autre personne que Marthe? Il y avait là, pour l'esprit honnête d'Albert, une impossibilité absolue.